

De la dénotation de Bertrand Russell [1905]

traduit, annoté et présenté
par P Krajewski

Ce texte n'est pas libre de droit.

Le texte original est de Bertrand Russell (1872-1970).

La présente traduction française est de P Krajewski.

On pourra trouver une autre traduction française en livre ici : Bertrand Russell, *Ecrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, p 203-218.

Date de 1ère mise en ligne : 4 Octobre 2014.

Mis en ligne dans le cadre de l'entreprise de recensement des « [introuvables de la philosophie analytique](#) ».

Référence :

Le texte considéré est :

« On denoting », initialement paru dans *Mind* n°14 en 1905 (p.479-493).

Source du texte anglais en ligne : [ici](#).

Avant propos du traducteur :

1/ Le terme *statement* a été traduit par « déclaration ».

2/ Le terme *meaning* a été traduit par « sens ».

3/ Le terme *sense*, rarement et spécifiquement utilisé, a été traduit par « acception ».

4/ Les expressions *there is/are* ont été traduites par « il y a ».

Présentation

Locution, sens, dénotation – et les mots pour les dire

Tout tourne dans ce texte autour de ce qu'est une « locution dénotante » (*denoting phrase*). Russell passe rapidement sur l'interprétation des locutions indéfinies (quelque, aucun, un), pour pouvoir s'intéresser tout particulièrement aux locutions du type « le tartempion ». Il les désigne en introduisant la forme canonique et qui fera florès après lui : « [the so-and-so](#) ». Ce qui est important dans ces locutions, c'est l'article défini « le » (*the*). Nous traduisons « [the so-and-so](#) » par : « [le tel-et-tel](#) » dans son sens le plus général ou parfois par « Untel » quand il renvoie de toute évidence à un humain.

Russell va articuler le *meaning* et la *denotation* des locutions de cette forme. Les deux mots choisis par Russell sont directement tirés de la façon dont Frege avait posé les choses dix ans avant avec *Sinn* et *Bedeutung*. Suivant cette filiation : *Sinn* (Frege) → *meaning* (Russell) et *Bedeutung* (Frege) → *denotation* (Russell). Or en français : *Sinn* (Frege) → sens et *Bedeutung* (Frege) → dénotation. Par conséquent, nous avons traduit *meaning* par « sens » et *denotation* par « dénotation ». Le problème, c'est que la postérité anglo-saxonne n'a pas suivi Russell dans sa traduction de Frege,

puisque l'ouvrage de Frege est aujourd'hui connu sous le titre anglais *Sense and Reference*. Ce qui promet d'inextricables embrouillaminis pour les générations anglo-saxonnes futures...

D'une façon générale, Russell ne semble pas faire de distinction entre sens et signification, qui différencierait *sense* (qu'il n'utilise pas) de *meaning*. Il introduira plus tard un usage spécifique de la signifiante (*significant*).

La réfutation de la dichotomie « sens » et « dénotation »

Frege estime que les syntagmes dénotants expriment un sens et dénotent une dénotation. Alors qu'en 1902, Russell a défendu cette dichotomie théorisée par Frege en 1892, il va expliquer ici pourquoi cette dichotomie ne tient pas.

Pour ce faire, il introduit les guillemets comme opérateur de distinction entre la dénotation et le sens. Si C est une locution, alors parler de C, c'est invoquer sa dénotation, et parler de « C », c'est invoquer son sens. Mais au cours d'une démonstration un peu abstruse, il démontre qu'une telle perspective ne tient pas, et que le *distinguo* ne peut être ainsi fait, car le langage ne permet pas d'attraper le sens ni la dénotation d'une proposition C.

Pour lui, il est évident qu'une locution n'a pas de sens ; seule une proposition dans laquelle la locution est employée (*occurs*) a un sens.

L'interprétation logique

Russell propose une formalisation très rigoureuse et logique des propositions du langage courant. Ainsi, la phrase est-elle démontée et ses constituants placés à leur bonne place logique, ce qui permet de clarifier le fouillis du langage ordinaire. Les formulations retenues par Russell sont en toute logique très arides et un brin compliquées – mais elles permettent d'articuler les concepts en toute exactitude.

Les propositions ont des « constituants », *ie* des mots intégrés à leur cours, ou des « complexes constituants », *ie* des groupes de mots (locutions) intégrés à la phrase. L'interprétation logique de Russell permet d'en découvrir le sens et la dénotation, en ventilant les prédicats différemment.

Avec cette technique de démantèlement logique des locutions, Russell arrive à de nouveaux résultats. L'explicitation de C proposée est alors :

- « C » est la locution ;
- C peut avoir une dénotation (dans le cas où il y a une entité *x* pour laquelle la proposition « *x* est identique à C » est vraie) ;
- mais C n'a pas de sens, car l'interprétation logique explicative du sens dissout la chaîne de constituants C. C'est donc la proposition dans laquelle C apparaît qui a un sens.

L'usage des trois casses-têtes (puzzles)

Russell expose trois paradoxes que les théories de Frege et Meinong ne permettent pas de résoudre. Il va donc essayer de proposer une approche qui résoudra ces 3 problèmes. Il s'agit du problème de la substitution des identiques (*salva veritate*) ; de la loi du tiers exclu ; de la négation impossible de l'être.

Il octroie aux casse-têtes une légitimité épistémologique de toute première importance.

La solution des occurrences « primaire » et « secondaire »

Russell propose une nouvelle approche selon la façon dont la locution dénotante est intégrée à une proposition P. Il promet un test de la substituabilité de la locution : il s'agit de remplacer la locution C par sa reformulation logique pour en déduire la vérité ou la fausseté de la proposition dans laquelle C apparaît. Soit la locution est intégrée à une sous-proposition *p* de P, elle apparaît donc dans P comme occurrence secondaire – et le test de sa substituabilité doit être résolu d'abord dans *p*. Soit elle s'intègre directement à P, et sa substituabilité doit jouer dans P directement.

* Si C a une occurrence primaire, cela veut dire qu'il faut en premier lieu s'intéresser à son existence et que le résultat de cette interprétation pourra invalider toute la proposition.

* Si C a une occurrence secondaire, alors on considère toute la proposition dans laquelle il apparaît, et le résultat de cette reformulation logique peut être tout autre.

Ainsi est résolu le casse-tête des locutions dénotantes qui ne dénotent rien (ex : la licorne).

Si A est une locution dénotante qui ne dénote rien, alors la proposition :

- « A a la qualité *phi* » est toujours faux, car A n'existe pas.

- « A n'a pas la qualité *phi* » est faux si A est considérée comme occurrence primaire, car le critère d'existence porte sur toute la proposition. La proposition s'interprète en effet logiquement ainsi : « Il existe une entité A qui n'a pas... » – et cette proposition est fautive.

- « A n'a pas la qualité *phi* » est vrai si A est considérée comme occurrence secondaire, car le critère d'existence de A est second dans l'expression de la proposition. La proposition s'interprète en effet logiquement ainsi : « Il est faux qu'il existe une entité A qui a... » – ce qui est vrai.

* * *

De la dénotation

Bertrand Russell

1905

Par « locution dénotante », j'entends une locution formellement semblable à : un homme, quelque homme, tout homme, chaque homme, tous les hommes, l'actuel roi d'Angleterre, l'actuel roi de France, le centre de gravité du système solaire au premier instant du XXe siècle, la révolution de la Terre autour du soleil, la révolution du soleil autour de la Terre. Une locution sera donc dite dénotante en vertu de sa *forme*, et uniquement ainsi. Nous pouvons distinguer trois cas : (1) Une locution peut être dénotante, et cependant ne rien dénoter du tout ; par exemple « l'actuel roi de France ». (2) Une locution peut dénoter un objet défini ; par exemple, « l'actuel roi d'Angleterre » dénote bien un homme. (3) Une locution peut dénoter ambiguëment ; par exemple « un homme » dénote, non pas plusieurs hommes, mais un homme ambigu. L'interprétation de telles locutions est un problème qui recèle des difficultés considérables ; en effet, il est très difficile de donner un cadre à une théorie robuste à toute réfutation formelle. Toutes les difficultés auxquelles j'ai été confrontées, pour autant que j'ai pu m'en assurer, sont prises en compte par la théorie que je vais vous expliquer à présent.

Ce sujet de la dénotation est de la plus haute importance, non seulement en logique et en mathématiques, mais aussi dans la théorie de la connaissance. Par exemple, on sait que le centre de gravité du système solaire à un instant précis est un point déterminé, et nous pouvons affirmer un certain nombre de propositions à son sujet ; mais nous n'avons aucune *acointance* immédiate de ce point, qui ne nous est connu que par sa description. La distinction entre une *acointance* (*acquaintance*) et une *connaissance* (*knowledge*) se fait entre les choses qui se présentent [directement] à nous et les choses qui ne nous atteignent qu'au travers de locutions dénotantes¹. Il

¹ NdT : Cette distinction est déjà chez William James, dans ses *Principes de psychologie*, écrits en 1890. Russell consacrera tout un article pour préciser ce couple : Bertrand Russell, « Connaissance par *acointance* et connaissance par description » [1913], dans *Mysticisme et logique* [1917], Paris, Vrin, 2007.

arrive souvent que nous sachions qu'une certaine locution dénote quelque chose sans ambiguïté, même si nous n'avons aucune accointance avec ce qui est dénoté ; comme dans le cas ci-dessus du centre de gravité. Par la perception, nous avons une accointance avec nos objets de perception, et par la pensée nous en avons une avec les objets d'un caractère logique plus abstrait ; mais nous n'avons pas nécessairement d'accointance avec les objets dénotés par des locutions pourtant composées de mots dont nous connaissons le sens par accointance. Pour prendre un exemple très important : il n'y a aucune raison de croire que nous ayons la moindre accointance avec les esprits des autres, puisque nous ne les percevons pas directement ; par conséquent, ce que nous savons d'eux ne provient que de la dénotation. Si la pensée commence avec l'accointance, elle ne parvient à sa pleine mesure qu'en réussissant à embrasser *aussi* toutes les choses avec lesquelles nous n'avons aucune accointance.

Le fil de mon argumentation sera le suivant. Je vais commencer par énoncer la théorie que j'ai l'intention de défendre² ; j'examinerai ensuite les théories de Frege et de Meinong, en montrant pourquoi aucune des deux ne me satisfait ; je continuerai en présentant les arguments en faveur de mon approche ; et je terminerai en indiquant brièvement les conséquences philosophiques de ma théorie.

Ma théorie tient en peu de mots. Je choisis la notion de *variable* comme fondamentale ; j'appelle « $C(x)$ » une proposition³ dans laquelle x est un élément, et où x , la variable, est essentiellement et globalement indéterminée. Maintenant considérons les deux notions « $C(x)$ est toujours vrai » et « $C(x)$ est parfois vrai »⁴. Dès lors, les expressions *tout*, *rien* et *quelque chose* (qui sont les plus primitives des locutions dénotantes) s'interprètent de la manière suivante :

$C(\text{tout})$ signifie « $C(x)$ est toujours vrai » ;

$C(\text{rien})$ signifie « ' $C(x)$ est faux' est toujours vrai » ;

$C(\text{quelque chose})$ signifie « Il est faux que ' $C(x)$ est faux' est toujours vrai »⁵.

Ici, la notion « $C(x)$ est toujours vrai » joue le rôle de postulat premier et non définissable, et les autres sont définies à partir d'elle. *Tout*, *rien*, et *quelque chose* ne sont pas censés avoir le moindre sens pris isolément, mais un sens est assigné à *chaque* proposition dans laquelle ils apparaissent. Tel est le principe de la théorie de la dénotation. Je voudrais souligner que les locutions dénotantes n'ont jamais aucun sens par elles-mêmes, mais que chaque proposition dans l'expression verbale de laquelle elles apparaissent a un sens. Les difficultés concernant la dénotation sont toutes, je crois, le résultat d'une mauvaise analyse des propositions dont l'expression verbale

2 J'ai déjà discuté de ce sujet dans *Principes de Mathématiques [1903]*, Chapitre V, section 476. La thèse que j'y soutenais était alors très proche de celle de Frege, et est assez différente de celle que je vais défendre ici.

3 Ou plus exactement une fonction propositionnelle.

4 La seconde notion peut être définie à partir de la première, en l'écrivant : « Il n'est pas vrai que ' $C(x)$ est faux' est toujours vrai ».

5 J'utiliserai parfois, plutôt que cette longue expression, l'expression « $C(x)$ n'est pas toujours faux », ou « $C(x)$ est parfois vrai », que l'on supposera *définie* comme l'expression correcte mais compliquée ici présentée.

contient des locutions dénotantes. Je voudrais dans les prochaines lignes présenter ce que je considère comme leur analyse correcte.

Supposez que nous voulions interpréter la proposition « j'ai rencontré un homme ». Si elle est vraie, j'ai rencontré un homme donné ; mais ce n'est pas ce que j'affirme. Ce que j'affirme est, selon l'interprétation théorique que je préconise :

« 'J'ai rencontré x , et x est humain' n'est pas toujours faux ».

En général, pour définir la classe des hommes comme la classe des objets ayant pour prédicat l'adjectif *humain*, nous disons que :

« C(un homme) » signifie « ' $C(x)$ et x est humain' n'est pas toujours faux ».

Cela a pour effet de priver de sens le syntagme « un homme », afin d'associer le sens à toute proposition dans l'expression verbale de laquelle « un homme » apparaît.

Considérez maintenant la proposition « tous les hommes sont mortels ». Cette proposition est en fait hypothétique⁶ et déclare que *si* quelque chose est un homme, il est mortel. Autrement dit, il affirme que si x est un homme, x est mortel, quoique puisse être x . D'où, en remplaçant « x est un homme » par « x est humain », nous obtenons :

« Tous les hommes sont mortels » signifie « 'Si x est humain, x est mortel' est toujours vrai ».

C'est ce que prévoit la logique symbolique qui traduit « tous les hommes sont mortels » en « ' x est humain' implique ' x est mortel' quel que soit x ». Plus généralement, nous disons :

« C(tous les hommes) » signifie « 'Si x est humain, alors $C(x)$ est vrai' est toujours vrai ».

De même :

« C(aucun homme) » signifie « 'Si x est humain, alors $C(x)$ est faux' est toujours vrai ».

« C(quelques hommes) » signifie la même chose que « C(un homme)⁷ », et

« C(un homme) » signifie « Il est faux que ' $C(x)$ et x est humain' est toujours faux ».

« C(chaque homme) » signifie la même chose que « C(tous les hommes) ».

Il reste à interpréter les locutions contenant « le ». Ce sont de loin les locutions dénotantes les plus intéressantes et les plus difficiles. Prenez par exemple celle-ci : « le père de Charles II a été exécuté ». Cette locution affirme qu'il y a eu un x , qui était père de Charles II et qui fut exécuté. Or « le », dans son usage strict, inclut l'unicité ; certes, nous disons bien « *le* fils d'Untel », même lorsqu'Untel a plusieurs fils, mais il serait plus exact de dire « *un* fils d'Untel ». Ainsi, pour notre propos, nous prenons *le* en tant qu'il inclue l'unicité. Ainsi, quand nous disons « x était *le* père de Charles II », nous n'affirmons pas seulement que x était dans un certain rapport avec Charles II, mais aussi que rien d'autre n'était dans ce rapport. On peut exprimer ce dit rapport, sans tenir compte de l'hypothèse d'unicité, et en l'absence de locutions dénotantes, par « x engendra Charles

6 Comme cela a pu être démontré par : Francis Herbert Bradley, « Livre I. Chapitre II. », dans *The principles of Logic*, London, Oxford University Press, 1883.

7 Psychologiquement, « C(un homme) » laisse entendre qu'il n'y a *qu'un seul* homme, tandis que « C(quelques hommes) » supposent qu'il y a *plus d'un* homme ; mais nous pouvons en première approche ignorer cette distinction.

II ». Pour avoir un équivalent de « x était le père de Charles II », nous devons ajouter « Si y est différent de x , y n'a pas engendré Charles II », ou, ce qui est équivalent, « Si y a engendré Charles II, y est identique à x ». Partant, « x est le père de Charles II » devient « x engendra Charles II », et « 'Si y a engendré Charles II, alors y est identique à x ' est toujours vrai de y ».

Ainsi « le père de Charles II a été exécuté » devient : « Il n'est pas toujours faux de x que x a engendré Charles II et que x a été exécuté et que 'Si y a engendré Charles II, y est identique à x ' est toujours vrai de y ».

Cela peut sembler une interprétation un peu incroyable ; mais pour le moment, je me contente d'établir la théorie, sans chercher à la défendre.

Pour interpréter « C(le père de Charles II) » où C représente n'importe quelle déclaration à son sujet, il nous suffit de substituer $C(x)$ à « x a été exécuté » dans l'énoncé qui précède. Notez que, conformément à l'interprétation ci-dessus, quelle que soit la déclaration C, « C(le père de Charles II) » implique :

« Il n'est pas toujours faux de x que 'si y engendra Charles II, y est identique à x ' est toujours vrai de y »,

Ce qui pourrait se dire en langage ordinaire : « Charles II avait un père et pas plus ». Par conséquent, si cette condition n'est pas remplie, toute proposition de la forme « C(le père de Charles II) » est fausse⁸. Ainsi par exemple toute proposition de la forme « C(l'actuel roi de France) » est fausse. C'est là un grand avantage de notre théorie. Je montrerai plus tard que cela ne s'oppose pas au principe de non-contradiction, comme on pourrait le supposer de prime abord.

En suivant cette méthode, nous pouvons réduire toutes les propositions dans lesquelles apparaissent des locutions dénotantes à des formulations d'où elles sont absentes. Quant à savoir pourquoi une telle réduction est impérative, c'est ce que j'espère montrer dans la discussion qui suivra. A preuve de notre théorie, nous pouvons arguer des difficultés mêmes qui surviennent inévitablement si nous considérons les locutions dénotantes comme d'authentiques constituants des propositions dans l'expression verbale desquelles elles apparaissent. Parmi toutes les théories possibles qui préservent ces constituants, la plus simple est celle de Meinong⁹. Cette théorie considère toute locution dénotante grammaticalement correcte comme représentant un *objet*. Ainsi « l'actuel roi de France », « le carré rond », etc, sont censés être d'authentiques objets. On admettra que de tels objets ne *subsistent* pas, ils n'en sont pas moins censés être des objets. C'est là une approche difficile à tenir ; mais la principale objection vient du fait que ces objets, sont connus pour enfreindre naturellement le principe de non-contradiction. On prétend, par exemple, que l'actuel roi de France existant existe et n'existe pas ; que le carré rond est rond et n'est pas rond, etc. Ce n'est

8 NdT : Autrement dit, pour dire quelque chose de potentiellement vrai de x , encore faut-il que x existe. L'existence de x est bien une condition nécessaire à toute proposition vraie, $C(x)$, à son sujet.

9 Cf : dans *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie* (Leipzig, 1904), les trois premiers articles (respectivement de Meinong, Ameseder et Mally).

pas tenable. Toute théorie permettant de se départir de tels résultats, sera donc préférable.

La théorie de Frege permet d'éviter cette mise à mal du principe de non-contradiction. Il distingue, dans une locution dénotante, deux éléments, que nous pouvons appeler le *sens* (*meaning*) et la *dénotation* (*denotation*)¹⁰. Ainsi « le centre de gravité du système solaire au début du XXe siècle » possède un sens très complexe, mais sa dénotation est simple, un point déterminé. Le système solaire, le XXe siècle, etc, sont des constituants du sens ; mais la dénotation n'a, elle, aucun constituant¹¹. Cette distinction a l'avantage de montrer en quoi l'affirmation de l'identité est souvent bien utile. Si nous disons « Scott est l'auteur de Waverley », nous affirmons une identité de la dénotation dans une différence de sens. Pour autant, je ne vais pas bisser les arguments en faveur de cette théorie, j'ai déjà plaidé pour ses thèses en d'autres lieux (*loc. cit.*) ; je vais plutôt m'évertuer à l'attaquer.

L'une des premières difficultés auxquelles nous nous trouvons confrontés, lorsque nous adoptons le point de vue que les locutions dénotantes expriment un sens et dénotent une dénotation¹², se présente lorsque la dénotation s'avère être absente. Si nous disons « le roi d'Angleterre est chauve », il semblerait que nous fassions là une déclaration, non sur le sens complexe de l'expression « le roi d'Angleterre », mais bien sur l'homme réel dénoté par le sens. Mais considérons à présent « le roi de France est chauve ». En vertu d'une analogie formelle, cette phrase devrait elle aussi porter sur la dénotation de la locution « le roi de France ». Mais cette locution, bien qu'elle ait un sens étant donné que « le roi d'Angleterre » a un sens, n'a certainement pas de dénotation, au moins dans l'acception courante. Ainsi on pourrait supposer que « le roi de France est chauve » est une absurdité (*nonsense*) ; mais il n'en est rien, car l'expression est tout simplement fausse.

Ou encore envisageons une proposition de ce type « Si *u* est une classe qui n'a qu'un seul membre, alors ce membre unique est un membre de *u* », ou, pour le formuler autrement, « Si *u* est une classe unitaire, le *u* est un *u* ». La proposition devrait être toujours vraie, puisque la conclusion est vraie à chaque fois que l'hypothèse est avérée. Mais « le *u* » est une locution dénotante, et c'est donc à la dénotation, et non au sens, que nous pensons quand nous disons qu'il est un *u*. A présent si *u* n'est pas une classe unitaire, « le *u* » ne dénote vraisemblablement plus rien du tout ; conclusion : notre proposition devient une absurdité, dès que *u* n'est plus une classe unitaire.

Il nous apparaît alors clairement que ce n'est pas seulement en vertu de leurs hypothèses

10 Cf : « Über Sinn und Bedeutung », dans *Zeitschrift für Phil. und Phil. Kritik*, Vol. 100.

11 Frege distingue les deux aspects que sont le sens et la dénotation, partout, et pas seulement dans les locutions dénotantes complexes. Ce sont donc les sens des différents constituants d'un complexe dénotant qui entrent en jeu dans son sens, et non pas leur dénotation. D'après Frege, dans la proposition « Le Mont Blanc est haut de 1,000 mètres », c'est le sens de « Mont-Blanc », et non la montagne réelle, qui est un constituant du sens de la proposition.

12 Dans cette théorie, nous devons dire qu'une locution dénotante exprime un sens ; et nous devons dire aussi bien de la locution que de son sens qu'ils dénotent une dénotation. Dans l'autre théorie que je défendrai, une locution n'a pas de sens, et seulement parfois une dénotation.

fausses que de telles propositions deviennent des absurdités. Le roi dans *La tempête*¹³ pourrait dire « Si Ferdinand n'est pas mort noyé, Ferdinand est mon fils unique ». Ici, « mon fils unique » est une locution dénotante, qui a, en regard, une dénotation si et seulement si j'ai exactement un fils. Mais la déclaration précédente serait restée vraie si Ferdinand avait bel et bien été noyé. Par conséquent, nous devons soit fournir une dénotation dans les cas où elle est à première vue absente, soit abandonner l'idée que c'est la dénotation qui est en jeu lorsque les propositions contiennent des locutions dénotantes. Je préconise la seconde option. Le premier choix de l'alternative pourrait se défendre (et c'est ce que fit Meinong), en concédant la possibilité d'objets qui ne subsistent pas, et en leur déniaient l'obligation d'obéir au principe de non-contradiction ; cependant, autant que faire se peut, cette solution doit être évitée. Une autre façon de suivre la même voie (du moins en ce qui concerne notre alternative actuelle) est celle adoptée par Frege, qui propose en guise de définition une dénotation purement conventionnelle dans les cas où elle est en fait absente. Ainsi « le roi de France » est censé dénoter la classe nulle ; « le fils unique de M. Untel » (père d'une famille conséquente de dix bambins) est censé dénoter la classe de tous ses fils ; et ainsi de suite. Mais ce procédé, bien qu'il ne mène pas à tout coup à une erreur logique de fait, est manifestement artificiel, et n'apporte pas une analyse exacte du sujet. Ainsi, si nous convenons que les locutions dénotantes en général possèdent ces deux aspects que sont le sens et la dénotation, les cas où il ne semble y avoir aucune dénotation sont sources de difficultés que ne saurait résoudre l'hypothèse qu'il y a vraiment une dénotation, pas plus que celle supposant qu'il n'y en a vraiment aucune.

Une théorie logique peut être testée en pointant sa capacité à se tirer des casse-têtes (*puzzles*), et c'est une stratégie bien sentie, dans toute réflexion sur la logique, que celle qui consiste à offrir à l'esprit autant de casse-têtes que possible, car ceux-ci sont pratiquement aussi utiles en logique que le sont les expériences pour les sciences physiques. Je vais donc convoquer trois casse-têtes qu'une théorie de la dénotation devrait être en mesure de résoudre ; et je montrerai en suivant comment ma théorie les résout.

(1) Si a est identique à b, tout ce qui est vrai de l'un est vrai de l'autre, et chacun peut prendre la place de l'autre dans toute proposition sans altérer la valeur de vérité ou de fausseté de cette proposition.

Mettons que George IV voulait savoir si Scott était l'auteur de *Waverley* ; et que Scott fut bel et bien l'auteur de *Waverley*. Dans ce cas, nous pouvons remplacer *Scott* par « l'auteur de *Waverley* » et ainsi prouver que George IV voulait savoir si Scott était Scott. Je n'ai pourtant pas souvenir que le premier gentilhomme d'Europe présentât une quelconque affinité pour l'expression de la loi de l'identité...

(2) En vertu de la loi du tiers exclu, soit « A est B » soit « A n'est pas B » doit être vrai. Donc ou bien « l'actuel roi de France est chauve » est vrai, ou bien « l'actuel roi de France n'est pas

13 NdT : Pièce de Shakespeare [1611].

chauve » est vrai. Pourtant, si nous énumérons les choses qui sont chauves, puis les choses qui ne le sont pas, nous ne devrions trouver l'actuel roi de France dans aucune des deux listes. Les Hégéliens, qui adorent les synthèses, concluront probablement qu'il porte une perruque...

(3) Examinons la proposition « A est différent de B ». Si elle est vraie, alors il y a une différence entre A et B, ce que l'on peut exprimer sous la forme : « il subsiste une différence entre A et B ». Mais s'il est faux de dire que A est différent de B, alors il n'y a aucune différence entre A et B, ce que l'on peut exprimer sous la forme « aucune différence ne subsiste entre A et B ». Mais comment une non-entité pourrait-elle être sujet d'une proposition ? « Je pense, donc je suis » ne coule pas plus de source que « Je suis le sujet d'une proposition, donc je suis » ; dans la mesure où « Je suis » sert à affirmer la subsistance ou l'être¹⁴, mais pas l'existence. Il apparaîtrait alors, que toute dénégation de l'être d'une chose est auto-contradictoire ; alors même que nous avons vu, dans les lignes consacrées à Meinong, qu'admettre l'être conduit également parfois à des contradictions. Ainsi si A et B ne diffèrent pas, supposer soit qu'il y ait, soit qu'il n'y ait pas, un objet défini comme « la différence entre A et B » est impossible de quelque côté qu'on prenne la chose.

La relation entre le sens et la dénotation comporte donc certaines difficultés plutôt curieuses, qui nous paraissent en elles-mêmes suffisantes pour prouver qu'une théorie conduisant à de telles difficultés à toute chance d'être fausse.

Quand nous voulons parler du *sens* d'une locution dénotante, par opposition à sa *dénotation*, la technique la plus simple consiste à ajouter des guillemets. D'où les deux formulations suivantes :

Le centre de gravité du système solaire est un point, et non un complexe dénotant ;

« Le centre de gravité du système solaire » est un complexe dénotant, et non un point.

Ou bien encore :

La première ligne de l'*Elégie* de Gray¹⁵ énonce une proposition ;

« La première ligne de l'*Elégie* de Gray » n'énonce aucune proposition.

Ainsi, soit C une locution dénotante quelconque, tentons d'examiner la relation entre C et « C », où la différence entre les deux est de la forme illustrée par les deux exemples ci-dessus.

Nous dirons, pour commencer, que lorsque nous écrivons C, nous parlons de la dénotation; mais lorsque nous employons « C » nous parlons du sens. Mais le rapport entre le sens et la dénotation ne saurait être seulement linguistique, s'articulant dans la locution : il doit y avoir une relation logique en cause, ce que nous exprimerons en disant que le sens dénote la dénotation. Mais la difficulté à laquelle nous sommes confrontés est que nous ne pouvons réussir *à la fois* à préserver la connexion sens-dénotation *et* en même temps à les empêcher d'être une seule et même chose. Seconde difficulté, le sens n'est atteint qu'à l'aide de locutions dénotantes. Voilà comment tout cela

14 J'utilise ces deux termes comme synonymes.

15 NdT : Référence à : *Elégie écrite dans un cimetière de campagne [1751]*, poème écrit par Thomas Gray (1716-1771), et qui commence par la proposition : « The curfew tolls the knell of parting day » = « Le couvre-feu sonne le glas du jour s'évanouissant ».

fonctionne.

La locution C doit par elle-même avoir et un sens et une dénotation. Mais si nous parlons du « sens de C », nous sommes renvoyés au sens de la dénotation (s'il existe). « Le sens du premier vers de l'*Elégie* de Gray » est la même proposition que « Le sens de 'Le couvre-feu sonne le glas du jour s'évanouissant' », mais n'est pas identique à la proposition « Le sens de 'Le premier vers de l'*Elégie* de Gray' ». Ainsi, pour obtenir le sens voulu, nous ne devons pas parler du « sens de C », mais bien « du sens de 'C' », ce qui revient à dire « C » en lui-même. De façon similaire, « la dénotation de C » ne signifie pas en fait la dénotation que nous voulons, mais signifie quelque chose qui, si elle est bien dénotante, dénote ce qui est dénoté par la dénotation que nous voulons. Par exemple, soit « C », « le complexe dénotant énoncé dans le deuxième exemple ci-dessus ». Alors,

C = « le premier vers de l'*Elégie* de Gray », et

La dénotation de C = Le couvre-feu sonne le glas du jour s'évanouissant.

Mais en fait ce que nous *voulions obtenir* en guise de dénotation était « le premier vers de l'*Elégie* de Gray ». Nous avons donc échoué à obtenir ce que nous voulions.

La difficulté à parler du sens d'un complexe dénotant peut s'expliciter alors ainsi : dès l'instant où nous intégrons ce complexe dans une proposition, la proposition se met à porter sur la dénotation ; et si nous faisons une proposition dans laquelle le sujet est « le sens de C », alors le sujet est le sens (s'il existe) de la dénotation, ce qui n'était pas recherché. Cela nous amène à dire que, lorsque nous distinguons le sens et la dénotation, nous avons en fait affaire au sens : le sens a une dénotation et est un complexe, et il n'y a rien d'autre que le sens, qui puisse être appelé le complexe, et dont on puisse dire qu'il a à la fois un sens et une dénotation. Pour formuler cela de façon la plus exacte possible : certains sens ont des dénotations.

Mais cela ne fait que mettre en évidence notre difficulté à parler des sens. En effet, supposons que C soit notre complexe ; alors nous devons dire que C *est* le sens du complexe. Pourtant, chaque fois que C est employé sans guillemets, ce qui est dit n'est pas vrai quant au sens, mais seulement quant à la dénotation, comme lorsque nous disons : Le centre de gravité du système solaire est un point. Ainsi, pour parler de C lui-même, c'est-à-dire pour faire une proposition sur le sens, notre sujet ne doit pas être C, mais quelque chose qui dénote C. Ainsi « C », qui est la façon que nous avons retenue pour parler du sens, ne doit pas être le sens, mais quelque chose qui dénote le sens. Et C ne doit pas être un constituant de ce complexe (comme il est dans « le sens de C ») ; car si C apparaît dans le complexe, ce sera sa dénotation, et non son sens, qui apparaîtra, et il n'y a aucun moyen de remonter des dénotations au sens, parce que tout objet peut être dénoté par un nombre infini de locutions dénotantes différentes.

Il semblerait donc bien que « C » et C soient des entités différentes, telles que « C » dénote C ; mais cela ne peut pas valoir explication, parce que le rapport de « C » à C reste globalement

mystérieux ; et d'ailleurs où trouverons-nous le complexe dénotant « C », qui dénote effectivement C ? En outre, lorsque C apparaît dans une proposition, ce n'est pas *seulement* la dénotation qui se manifeste (comme nous le verrons dans le paragraphe suivant) ; et pourtant, du point de vue adopté ici, C n'est que la dénotation, le sens étant totalement confié à « C ». C'est là un écheveau indémêlable, ce qui tendrait à prouver que toute la distinction entre sens et dénotation a été conceptualisée à tort.

Or, le casse-tête autour de l'auteur de *Waverley* prouve formellement que c'est bien le sens qui importe quand une locution dénotante est employée dans une proposition. La proposition « Scott était l'auteur de *Waverley* » a une propriété que ne possède pas « Scott était Scott », à savoir la propriété d'être ou non vraie, et qui était celle que George IV avait en tête. Ainsi, les deux propositions ne sont pas identiques ; par conséquent, le sens de « l'auteur de *Waverley* » doit être pertinent autant que sa dénotation, si nous adhérons au point de vue où une telle distinction vaut. Cependant, comme nous venons de le voir, aussi longtemps que nous adhérons à ce point de vue, nous sommes obligés de constater que seule la dénotation est pertinente. Dès lors, le point de vue en question doit être abandonné.

Il nous reste à montrer comment tous les casse-têtes que nous avons examinés se résolvent par la théorie exposée au début de cet article.

Selon l'axe que je défends, une locution dénotante fait essentiellement *partie* d'une phrase, et n'a pas, contrairement à la plupart des mots simples, un sens pour son propre compte. Si je dis « Scott était un homme », il s'agit d'une déclaration de la forme « x était un homme », qui a « Scott » pour sujet. Mais si je dis « L'auteur de *Waverley* était un homme », ce n'est pas une déclaration de la forme « x était un homme », et « l'auteur de *Waverley* » n'est pas son sujet. En abrégant la formulation posée au début de cet article, nous pouvons remplacer « L'auteur de *Waverley* était un homme » par : « Une seule et unique entité a écrit *Waverley*, et cette entité était un homme ». (A strictement parler, cette formulation n'est pas tout à fait exacte, eu égard à ce que nous avons dit plus haut, mais c'est un raccourci éclairant) Plus généralement, supposons que nous voulions dire que l'auteur de *Waverley* possédait la propriété *phi*, ce que nous voulons dire est équivalent à « Une et une seule entité a écrit *Waverley*, et cette entité avait la propriété *phi* ».

On peut désormais expliquer la *dénotation* de la façon suivante. Chaque proposition dans laquelle « l'auteur de *Waverley* » apparaît étant expliquée comme ci-dessus, la proposition « Scott était l'auteur de *Waverley* » (c'est-à-dire « Scott était identique à l'auteur de *Waverley* ») devient « Une et une seule entité a écrit *Waverley*, et Scott était identique à celle-ci » ; ou, pour revenir à la forme totalement explicite : « Il n'est pas toujours faux de x que x a écrit *Waverley*, et il est toujours vrai de y que si y a écrit *Waverley*, y est identique à x , et enfin Scott est identique à x ». Ainsi, si « C » est une locution dénotante, il peut arriver qu'il y ait une entité x (il ne peut y en avoir plus d'une) pour laquelle la proposition « x est identique à C » est vraie, en interprétant cette proposition

comme ci-dessus. Nous pourrions alors dire que l'entité x est la dénotation de la locution « C ». Ainsi Scott est la dénotation de « L'auteur de *Waverley* ». Le « C » entre guillemets sera simplement la *locution*, et pas du tout ce qui pourrait s'appeler le *sens*. La locution *per se* n'a aucun sens, parce que dans toute proposition dans laquelle elle s'emploie, cette proposition pleinement exprimée ne contient pas la locution qui a été démantelée [par cette reformulation logique].

Le casse-tête à propos de la curiosité de George IV peut alors se résoudre très simplement. La proposition « Scott était l'auteur de *Waverley* », telle qu'elle a été explicitée dans sa forme complète dans le paragraphe précédent, ne contient aucun constituant « L'auteur de *Waverley* » que l'on pourrait remplacer par « Scott ». Cela n'interfère pas sur la vérité des déductions résultant de la substitution *verbale* de « L'auteur de *Waverley* » par « Scott », tant que « L'auteur de *Waverley* » a ce que j'appelle une occurrence *primaire* dans la proposition considérée. La **différence des occurrences primaire et secondaire de locutions dénotantes** se présente comme suit :

Quand nous disons : « George IV a souhaité savoir si telle-et-telle-chose », ou quand nous disons « Telle-chose est surprenante » ou « Telle-chose est vraie », etc, le « tel-et-tel » (*the so-and-so*) doit être une proposition. Supposons maintenant que « tel-et-tel » contienne une locution dénotante. Nous pouvons soit éliminer cette locution dénotante de la proposition subordonnée « tel-et-tel », soit de toute proposition dans laquelle « tel-et-tel » est un simple constituant. Différentes propositions résulteront du choix que nous ferons. J'ai entendu parler d'un propriétaire de yacht assez susceptible, dont un invité faisait remarquer lors de sa première rencontre « Je pensais que votre yacht était plus grand qu'il ne l'est » ; et le propriétaire de répondre « Non, mon bateau n'est pas plus grand qu'il ne l'est ». Ce que l'invité voulait dire était « La taille que je pensais que votre yacht avait, est supérieure à la taille que votre yacht a » ; mais le sens compris par le propriétaire est « Je pensais que la taille de votre yacht était plus grande que la taille de votre yacht ». Pour en revenir à George IV et à *Waverley*, quand nous disons « George IV voulait savoir si Scott était l'auteur de *Waverley* » nous voulons normalement dire « George IV voulait savoir si un homme et un seul a écrit *Waverley* et si Scott était cet homme » ; mais nous pouvons aussi vouloir dire : « Un homme et un seul a écrit *Waverley*, et George IV voulait savoir si Scott était cet homme ». Dans cette dernière, « L'auteur de *Waverley* » se présente comme une occurrence *primaire* ; dans l'autre cas, comme une occurrence *secondaire*. La dernière phrase pourrait encore se dire « George IV voulait savoir, au sujet de l'homme qui a effectivement écrit *Waverley*, s'il s'agissait de Scott ». Il en irait de même, par exemple, si George IV avait vu Scott à distance, et avait demandé « Est-ce bien Scott ? ». Une occurrence *secondaire* d'une locution dénotante peut se définir comme celle par laquelle la locution apparaît dans une sous-proposition p qui est un simple constituant de la proposition que nous considérons, auquel cas le remplacement de la locution dénotante doit être effectuée dans p , et non pas dans toute la proposition concernée. Une ambiguïté telle que celle entre les occurrences primaire et secondaire, est difficile à éviter dans le langage ; mais nous ne risquons

rien si nous savons rester sur nos gardes. En logique symbolique, elle est bien sûr facile à éviter.

Distinguer convenablement les occurrences primaire et secondaire nous permet également de trancher la question de savoir si l'actuel roi de France est chauve ou non, et plus généralement de traiter du statut logique des locutions dénotantes qui ne dénotent rien. Si « C » est une locution dénotante, disons « le terme ayant la propriété F », alors

« C a la propriété *phi* » signifie « un terme et un seul a la propriété *F*, et ce terme a la propriété *phi* »¹⁶.

Si à présent la propriété F n'est possédée par aucun terme, ou alors par plusieurs, il s'ensuit que « C a la propriété *phi* » est fausse quelle que soit la valeur de *phi*. Ainsi « l'actuel roi de France n'est pas chauve » est faux si cela signifie :

« Il y a une entité qui est actuellement roi de France et qui n'est pas chauve »,

mais la proposition est vraie si elle signifie :

« Il est faux qu'il y ait une entité qui est actuellement roi de France et qui est chauve ».

Dit autrement, « le roi de France n'est pas chauve » est faux si l'occurrence du « roi de France » est *primaire*, et est vrai si elle est *secondaire*. Ainsi, toutes les propositions dans lesquelles « Le roi de France » a une occurrence primaire, sont fausses : quant aux négations de ces propositions, elles sont vraies du moment que « Le roi de France » est pris comme une occurrence secondaire. Nous nous gardons ainsi de conclure que le roi de France porte une perruque.

Nous voyons maintenant aussi comment nier qu'il y a bien un objet défini comme la différence entre A et B, dans le cas où A et B ne sont pas différents. Si A et B diffèrent, il y a une et une seule entité *x* telle que « *x* est la différence entre A et B » est une proposition vraie ; si A et B ne sont pas différents, il n'y a pas de telle entité. Ainsi, selon le sens dernièrement donné au mot dénotation, « La différence entre A et B » a une dénotation lorsque A et B sont différents, mais dans aucun autre cas. Cette différence s'applique aux propositions vraies et fausses en général. Si « *a R b* » symbolise « *a* est dans une relation R avec *b* », alors quand *a R b* est vrai, il y a bien une entité comme cette R entre a et b ; quand *a R b* est faux, il n'y a pas de telle entité. Ainsi, à partir de n'importe quelle proposition, nous pouvons faire une locution dénotante, qui dénote une entité si la proposition est vraie, mais qui n'en dénote pas si la proposition est fausse. Par exemple, il est vrai (du moins nous le supposons) que la Terre tourne autour du soleil, et faux que le soleil tourne autour de la Terre ; donc « La révolution de la Terre autour du soleil » dénote une entité, tandis que « La révolution du soleil autour de la Terre » ne dénote rien¹⁷.

Tout le royaume des non-entités, telles que « le carré rond », « le premier nombre pair autre

16 C'est là une interprétation abrégée, qui pourrait être plus strictement explicitée.

17 Les propositions d'où sont dérivées de telles entités ne sont identiques ni avec ces entités, ni avec des propositions prouvant que ces entités sont.

que 2 », « Apollon », « Hamlet », etc, peut maintenant être appréhendé de façon satisfaisante. Ces entités sont toutes des locutions dénotantes qui ne dénotent rien. Le sens d'une proposition sur Apollon s'obtient en remplaçant Apollon par ce qu'un dictionnaire classique nous en dit, disons « le dieu-soleil ». Toutes les propositions dans lesquelles Apollon apparaît doivent être interprétées par les règles données ci-dessus relatives aux locutions dénotantes. **Si « Apollon » apparaît comme occurrence primaire, la proposition contenant cette occurrence est fautive ; si l'occurrence est secondaire, la proposition peut être vraie.** Encore une fois « le carré rond est rond » signifie « il y a une et une seule entité x qui est rond et carré, et cette entité est ronde », ce qui est une proposition fautive, et non pas, comme Meinong le maintient, une proposition vraie. « L'Être le plus parfait a toutes les perfections ; l'existence est une perfection ; donc l'Être le plus parfait existe » devient :

« Il y a une et une seule entité x qui est la plus parfaite ; celle-ci a toutes les perfections ; l'existence est une perfection ; par conséquent cette entité existe. »

En tant que preuve, cette démonstration faillit de ce que la prémisse n'est pas prouvée « il y a une et une seule entité x qui est la plus parfaite »¹⁸.

M. MacColl (dans *Mind*, NS, n°54, et à nouveau dans le n°55, à la page 401) considère que les individus sont de deux sortes, réel et irréal ; par suite, il définit la classe nulle $\{0\}$, comme la classe constituée de tous les individus irréels. Cela suppose que des locutions telles que « l'actuel roi de France », bien que ne dénotant pas une personne réelle, dénotent néanmoins un individu, simplement cet individu est irréal. Ce n'est ni plus ni moins que la théorie de Meinong, que nous avons décidé de rejeter pour la raison qu'elle contrevient au principe de non-contradiction. Grâce à notre théorie de la dénotation, nous sommes en mesure de soutenir qu'il n'y a pas d'individus irréels ; de sorte que la classe nulle est la classe ne contenant aucun membre, et non la classe contenant tous les individus irréels.

Il est important d'observer l'effet de notre théorie sur l'interprétation des définitions qui utilisent des locutions dénotantes. La plupart des définitions mathématiques sont de cette sorte ; par exemple « $m-n$ signifie le nombre qui, ajouté à n , donne m ». Ainsi $m-n$ est défini comme signifiant la même chose qu'une certaine locution dénotante ; mais nous avons conclu que les locutions dénotantes prises isolément n'avaient pas de sens. Par conséquent, ce que la définition devrait vraiment être est : « Toute proposition contenant $m-n$ doit avoir le même sens que la proposition qui résulte du remplacement de ' $m-n$ ' par 'le nombre qui, ajouté à n , donne m ' ». La proposition résultante s'interprète selon les règles déjà données pour l'interprétation des propositions dont l'expression verbale contient une locution dénotante. Dans le cas où m et n sont tels qu'il y a un et un seul nombre x qui, ajouté à n , donne m , alors il y a un nombre x , qui peut être substitué à $m-n$

18 On pourrait trouver l'argumentation qui prouve que tous les membres de la classe des Êtres les plus parfaits existent ; on pourrait aussi prouver formellement que cette classe ne peut avoir *plus* d'un membre ; mais en posant comme définition de la perfection la possession de tous les prédicats positifs, on pourrait presque aussi sûrement prouver formellement que cette classe n'a pas même un membre.

dans toute proposition contenant $m-n$ sans altérer la valeur de vérité ou de fausseté de la proposition. Mais dans les autres cas, toutes les propositions dans lesquelles « $m-n$ » a une occurrence primaire, sont fausses.

Cette théorie montre ainsi l'utilité de l'identité. Personne, en dehors du cadre d'un livre de logique, ne souhaite dire « x est x », et pourtant des affirmations d'identité sont souvent faites sous des formes du type « Scott était l'auteur de *Waverley* » ou « tu es l'homme ». Le sens de ces propositions ne peut être convenablement posé sans la notion d'identité, bien qu'elles soient plus que de simples déclarations indiquant que Scott est identique à un autre terme, l'auteur de *Waverley*, ou que tu es identique à un autre terme, l'homme. La façon la plus courte de dire « Scott est l'auteur de *Waverley* » semble être « Scott a écrit *Waverley*¹⁹ ; et il est toujours vrai de y que si y a écrit *Waverley*, y est identique à Scott ». C'est de cette manière que l'identité entre en jeu dans « Scott est l'auteur de *Waverley* » ; et c'est eu égard à ces utilisations que l'identité vaut d'être affirmée.

Un autre résultat intéressant de notre théorie de la dénotation est le suivant : lorsqu'il y a une chose avec laquelle nous n'avons aucune accointance immédiate, mais pour laquelle nous possédons seulement une définition faite de locutions dénotantes, alors les propositions dans lesquelles cette chose est introduite au moyen d'une locution dénotante, ne contiennent pas vraiment la chose en tant que constituant, mais contiennent plutôt les constituants exprimés par les mots de la locution dénotante. Ainsi, dans toute proposition que nous pouvons appréhender (c'est-à-dire non seulement celles dont on peut juger de la vérité ou de la fausseté, mais encore toutes celles dont on peut penser quelque chose), tous les constituants sont vraiment des entités avec lesquelles nous avons une accointance immédiate. Or des choses telles que la matière (dans l'acception des physiciens) ou encore l'esprit d'autrui ne nous sont connues que par des locutions dénotantes, c'est-à-dire que nous n'en avons nulle accointance, mais nous les connaissons plutôt comme ce qui a telles ou telles propriétés. Par conséquent, même si nous pouvons former des fonctions propositionnelles $C(x)$ en les attribuant à telle ou telle particule de matière, ou à l'esprit d'Untel, nous n'avons en fait pas d'accointance avec les propositions qui affirment ces choses que nous savons être vraies, parce que nous ne pouvons pas appréhender concrètement les entités concernées. Ce que nous savons, c'est « Untel a un esprit qui a telles et telles propriétés », mais nous ne savons pas « A possède telles et telles propriétés », où A est l'esprit en question. Dans un tel cas, nous connaissons (*know*) les propriétés d'une chose sans posséder la moindre accointance (*having acquaintance*) avec la chose elle-même, et par conséquent, sans connaître la moindre proposition dans laquelle la chose est elle-

19 Dans l'introduction à cet article par Robert Charles Marsh, publiée dans *Logic and knowledge*, on peut lire : « GE Moore a souligné que « la façon la plus courte » de Russel exposée à la fin de l'article est défectueuse en raison de l'ambiguïté du verbe « écrire ». En effet, « Scott est l'auteur de *Waverley* » n'a pas le même sens que « Scott a écrit *Waverley* », puisque Scott (comme le Milton aveugle) peut être l'auteur de l'œuvre sans pour autant être la personne qui l'a littéralement écrite pour la première fois. Russell a accepté cette remarque « avec une égalité d'humeur ». Quiconque n'a pas fait autant pour la philosophie que Russell et Moore, ne saurait éprouver la moindre condescendance sur ce faux-pas. »

même un constituant.

Je ne dirai rien de plus des nombreuses autres conséquences de la thèse que je défends. Je voudrais seulement prier le lecteur de ne pas se forger un avis trop rapide à son encontre – comme il pourrait être tenté de le faire, en vertu de son apparente complication excessive – jusqu'à ce qu'il ait tenté de construire lui-même une théorie de son choix traitant de la dénotation. Une telle tentative le convaincra, je crois, que, quelle que puisse être la bonne théorie, elle ne saurait posséder la belle simplicité à laquelle on aurait pu s'attendre.